

ÉMILIE  
DANCHIN

LE CABINET DE MONSIEUR PINTEROVIC



Le rêve

# ÉMILIE DANCHIN

## LE CABINET DE MONSIEUR PINTEROVIC

Création documentaire sur le thème du  
Transfert, un portrait d'Antoine Pinterovic,  
psychanalyste au travers du témoignage  
de ses anciens patients

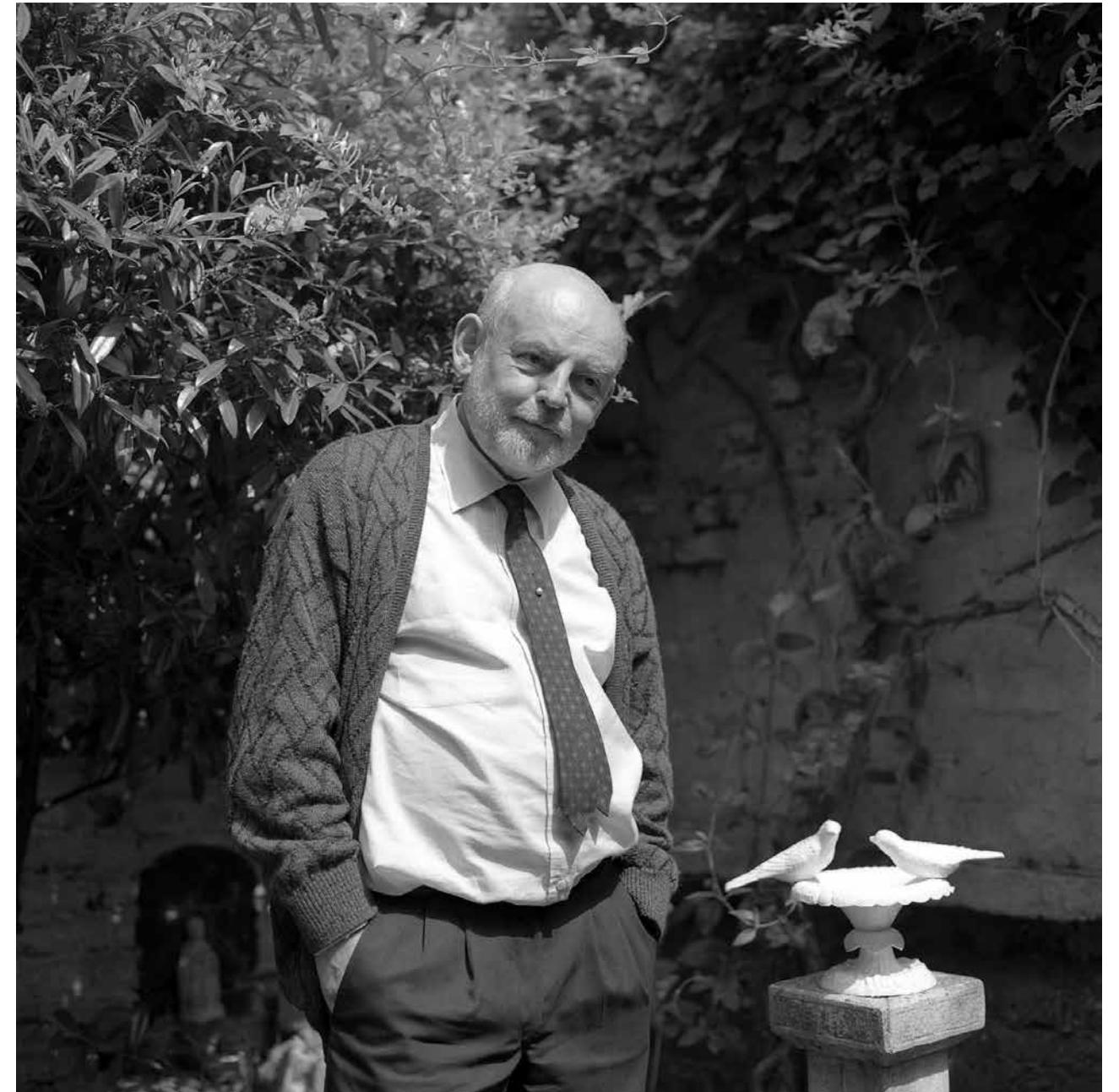
L'analyse est l'expérience d'un lieu profondément ancré dans l'imaginaire où le temps n'a pas d'importance. Le transfert est parfois le lieu d'une tension dramatique, le désir d'investir positivement quelque chose de l'ordre du manque ou de l'ordre du raté. Et, ce faisant, si l'on plie et déplie ce nœud de désir, c'est aussi l'espace de la pulsion irrépressible de liquider ce sur qui on investit, c'est-à-dire ce sur quoi on a tellement buté. C'est comme si l'on cherchait confusément à synthétiser l'histoire. Et lorsqu'elle se ramasse tout à coup dans un brusque surgissement d'image, c'est l'irruption du merveilleux. Le temps se resserre libérant les émotions et les sensations et l'on fait l'expérience d'une synthèse créatrice d'images étonnantes et familières comme sorties des rêves. Au détour du rythme des séances, on fusionne et se sépare. Parfois on est voyant. C'est terriblement efficace.

Dans le cadre de l'analyse chez Monsieur Pinterovic, c'est une sorte d'imgo paternelle enfin palpée et acceptable, éminemment soulageante qui a surgi soutenue par son visage, nécessairement doublée de ce qu'elle a véhiculé de souffrance et de ressentiment. Et dans sa recherche de soulagement total, l'inconscient est donc implacablement tenté de la supprimer.

Ce que j'ai vu est un grand-père exemplaire et tous ses attributs dans son bureau plein de babioles et de livres. Son sourire bienveillant, la barbe blanche, tiré à quatre épingles, pantalon, chemise et gilet impeccable, sa chevalière, son inconditionnel accueil, une tendresse infinie. Un personnage souriant et câlin. Un vieux monsieur adorable éminemment intuitif proche des oiseaux. Un magnifique papy que jamais je ne voulais perdre.

Le temps œuvrant, j'ai décidé de lui donner sa place dans mon bestiaire imaginaire comptant sur sa souplesse extraordinaire dans les relations aux êtres et leur inconscient. Je me suis donc adressée à l'homme et à quelques uns de ses patients qui ont bien voulu se soumettre au dialogue inconscient...

Émilie Danchin



Le cabinet d'Antoine



Le cabinet d'Antoine



Le cabinet d'Antoine



Le cabinet d'Antoine



Le cabinet d'Antoine



Le cabinet d'Antoine



Personne, persona qui désigne un masque de théâtre. Jouons-nous un rôle ? Pouvons-nous être ailleurs qu'en lui ? Le visage n'est-il qu'un masque ? Peut-on glisser entre les deux une feuille ? Un regard qui ne soit pas une effraction ? Je me souviens des paroles et des secousses, des pauses pensives où tout s'arrêtait jusqu'au silence qui semblait écouter la bienveillance et l'énigme des visages.



Exilés nous recherchions Ithaque  
Sur des barques semblables qui ne se voyaient pas  
Des sirènes muettes parlaient la langue des signes/  
Bruxelles n'était qu'un port, l'analyse une voie/  
Antoine, le petit peintre à en croire ta langue  
Langue comme ces vagues crues qui jamais ne s'arrêtent  
Et rêvent de marins salés toujours au large  
Nous fûmes un instant matelots de la fête/  
Exilés nous recherchions Ithaque  
Le livre ouvert sans fin au hasard de ses pages  
Personne ne saura ce qui gonflait les voiles  
De ces marins comme nous amoureux du voyage



Avec son accent slave, Antoine Pinterovic a été pour moi un oncle d'Amérique. Celui venu de loin vous apporter des richesses inattendues et sans fin. En l'occurrence, il venait plutôt de l'Est, et bien sûr, c'est moi qui ai fait le premier voyage jusqu'à lui, dans le Sud bruxellois. Pour m'y rendre, je devais laisser derrière moi la rue du garçon qui m'amenait chez ce thérapeute qui était aussi le sien, et dépasser l'endroit où habitait ma soeur, mon lien familial le plus fort. Bref, me rendre, au-delà de l'amour et de la famille, à Forest, chez cet énigmatique Monsieur Pinterovic aux yeux, malicieux, de lutin.

Pénétrer dans sa maison, dans sa pièce à recevoir, surtout, ne fut pas rien. Il y faisait chaud et confortable, kitsch et dépaysant comme dans un conte. Beaucoup de lui était sur ses murs : photos de ses maîtres, bibliothèque pleine de grands livres, petites peintures, masques. La petite table de salon était ornée d'une série d'objets insolites tel ce grillon sonore ramené de Provence, des pierres, des figurines de chats, plusieurs napperons, je crois, des objets dont le détail m'échappe mais créant une atmosphère plus chaleureuse que bizarre. Des rideaux occultaient la vue mais la pièce m'a toujours semblé bien éclairée par les lampes. Les crépitements du convecteur et le roucoulement d'une petite cascade artificielle assuraient le décor sonore. Sans oublier d'importants hôtes de passage : l'un ou l'autre des chats de la maison, venus vérifier qui osait s'asseoir en face de leur ami. Ce qui m'a le plus plu, justement, ce sont les deux bons fauteuils pivotant (en cuir orange puis en tissu fraise mais de modèle semblable dans mon souvenir), tout à fait égaux, Antoine Pinterovic s'installant dans l'un et son invité(e) dans l'autre. Je n'avais jamais rencontré une telle hospitalité chez un thérapeute. S'il est fréquent, chez les psys, de trouver des mouchoirs à portée de main, il l'est moins, comme chez lui, disposer devant soi de bonbons, petites douceurs bien utiles en cas de quinte de toux significative, peut-être, mais malvenue en ce lieu de parole.

Dans ce cabinet, tout était offert, vivant, sans poussière aucune. Tout à fait hors de mes habitudes. Je n'étais pas venue là pour me soigner mais pour parler de l'objet de ma passion, l'un de ses patients. Je comptais trouver remède ailleurs puisque partager un psy « ne se faisait pas ». Mais il m'a dit « J'ai l'impression que je peux faire quelque chose pour vous ». Et il m'a expliqué sa façon de travailler. M'a parlé de Jung. Pour la première fois, avais-je l'impression, on m'expliquait clairement ce qui se pouvait se passer dans une relation psychanalytique. Ce qui tenait sans doute aux qualités de pédagogue de cet ancien professeur mais aussi à ce que sa personnalité me parlait vraiment. Sa spontanéité alliée à sa vivacité d'esprit, sa gentillesse un peu taquine, ont vaincu ma méfiance. Et je suis revenue.

Il n'a pas fallu longtemps pour que je le considère comme une sorte de sauveur, un généreux « étranger » ayant le pouvoir de me soustraire à mon marasme. Il faut quand-même noter ici que mes trois plus grandes histoires de psy ont été et sont vécues avec des non-belges parlant français avec un accent : Vietnamiens, Croate, Portugais. Antoine Pinterovic reste le plus original. Comme s'il sortait sans cesse de sa valise des cadeaux, témoins d'un univers passionnant. Ses bibelots, ses anecdotes, son érudition (qui m'intimidait d'ailleurs) habitaient le lieu et marquaient mon esprit. Il m'a étonnée, ce que j'aime. Bavard, il racontait des histoires, digressait volontiers. Trop, parfois : n'était-ce pas moi qui étais là pour parler ? Et puis, fallait-il vraiment que je connaisse les histoires de ses autres patients ? Tout avait un sens, pourtant. Tout nourrissait une relation qui m'a changée. Je me surprénais à me remaquiller avant de sonner chez lui. Fort galant homme, il m'agaçait parfois, mais il fallait lui plaire. Donc me plaire. Ce qu'il est arrivé à me faire. Je me suis revue et corrigée par ses yeux. Le fait qu'il ait, comme mon père, vécu la fin tragique de sa première femme, a certainement joué. Sans ressembler, ils étaient un peu frères d'histoire. Monsieur Pinterovic, ce talentueux interprète des songes, fut bien mon oncle de rêve.



Etrange volonté de mémoire, capricieuse, désinvolte.  
Instants épars, discontinus.  
Epanchements, regrets, contentements.  
Maison, petite, tordue.  
Univers, de bric, de broc.  
L'Humanité faite homme.  
Compassion... non... accueil.  
Humour. Altruisme. Cynisme.  
Féminité (Eloge).  
Culture. Pointue. Hors normes.  
Décalage.  
Un personnage.  
Surtout.  
Ne pas décevoir..

---



Travail d'analyse  
Double rencontre  
avec un autre d'abord  
avec Soi ensuite  
Face à face  
Echanges  
paroles, regards, attitudes... silences  
Dialogue, maïeutique  
Face à face, miroir  
gémellité de l'âme  
Analyse  
Emulation intellectuelle  
Stimulation culturelle  
Dialogue - Qui est l'analysé ?  
Qui se livre ?  
Rencontre vraie  
Souffle  
...  
Toujours soi-même et cependant autre  
On ne sort jamais indemne d'une rencontre  
indemne : blessure, frustration  
blessure et guérison  
frustration et plénitude Intégration



Professeur de français, de psychologie et psychanalyste,  
Monsieur Pinterovic est une personne intelligente,  
passionnée qui, au cours de toutes ces années, m'a fait  
prendre conscience de mes pulsions, de mes envies, de ce  
tout qui fait un homme.  
Analyse de poèmes, dissertations, il a toujours montré  
cette partie cachée, merveilleuse et terrible à la fois qu'est  
l'inconscient.  
Lors de séances, l'analyse des rêves, la discussion de tout  
et de rien qui mène notre conscient et notre inconscient  
vers un état de prise de conscience réciproque de l'un vers  
l'autre pour que l'on puisse vivre avec plus d'harmonie.  
J'ai toujours apprécié Monsieur Pinterovic, peut-être pour  
son intelligence, son intuition et sa manière de l'accepter et  
de s'en servir ou pour cette faculté à être toujours positif.  
Grâce à Monsieur Pinterovic, j'ai réussi à vivre un peu plus  
en harmonie avec tous les aspects de ma personnalité.

Hommage à Antoine Pinterovic



Dès la première poignée de main, j'ai su que ce serait lui. Une heure plus tard, j'ai eu le sentiment qu'il me connaissait déjà. J'ai aimé sa manière d'évoquer les comportements humains.

L'oeil pétillant conjugué d'un humour ravageur résonnent encore souvent. On s'est « quittés » en silence, comme si tout avait été dit. Je garderai surtout le souvenir d'un homme qui aimait les hommes... et évidemment les femmes ! Je n'oublierai jamais non plus le confort inégalé de son magnifique fauteuil en cuir rouge !

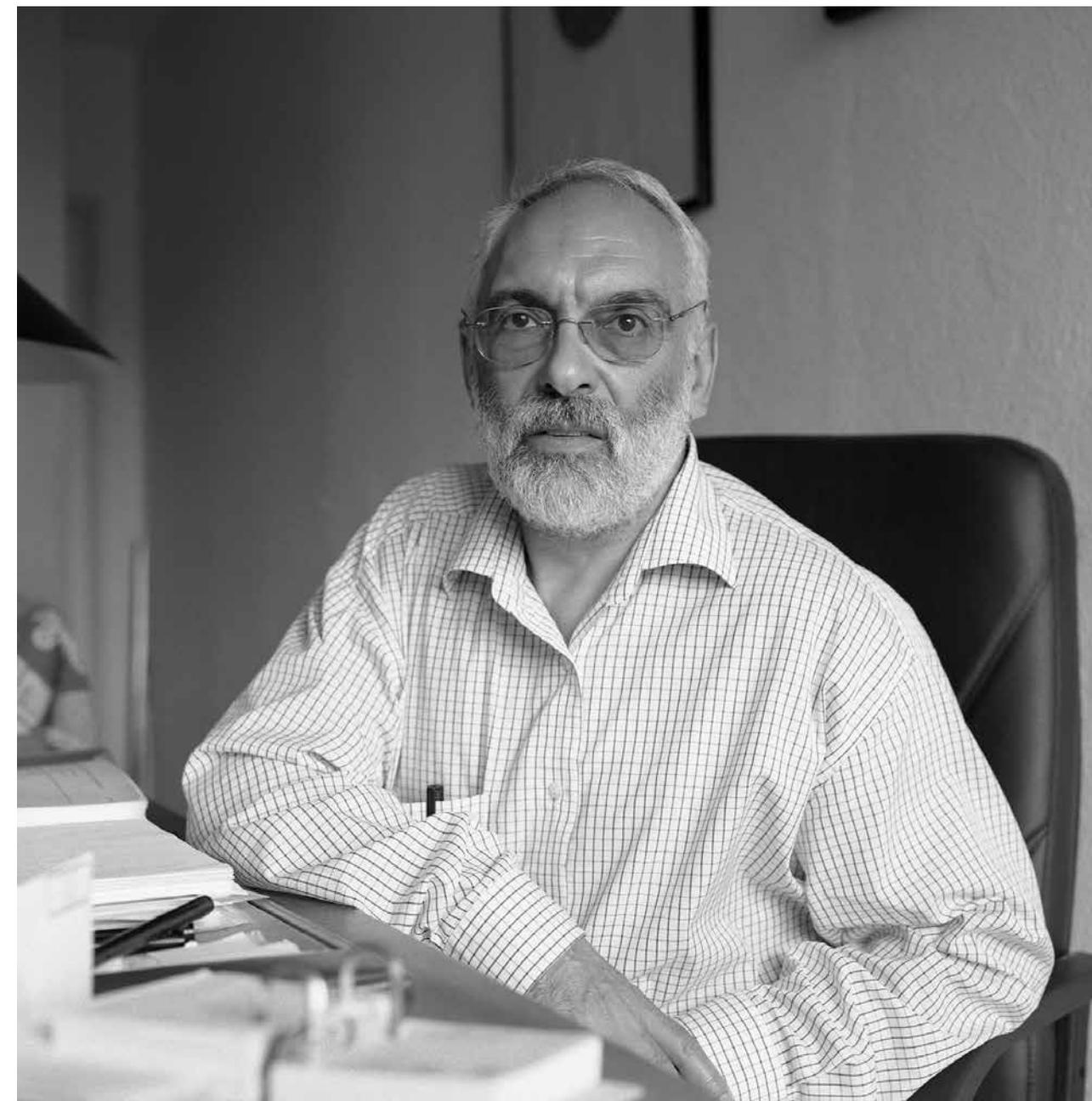
Merci Antoine



Il y a eu saint Antoine de Lisbonne et saint Antoine de Padoue (qui est d'ailleurs le même) et que je n'ai pas eu le privilège de connaître, mais j'ai eu la chance d'avoir rencontré Antoine Pinterovic de Zagreb à Bruxelles. Ce n'est pas un saint, et je crois même pouvoir l'affirmer sans tromper personne, que son nom n'est pas sur la liste des prochains canonisés. Et cela malgré tous les miracles dont il est responsable.

Antoine, je l'ai connu comme professeur. Sa rigueur scientifique avec parfois une ironie placide et son humanisme rugueux ont fait que j'ai commencé à l'apprécier comme professeur et aussi comme homme.

C'est lui qui m'a permis de découvrir Jung.  
C'est son courage et son honnêteté qui ont fait qu'on est devenu AMIS.



Un explorateur de l'âme

Difficile de parler sans à la fois rire et pleurer de quelqu'un à qui on doit autant... M. Pinterovic est-il un explorateur de l'âme, qui vous fait avec lui rencontrer vos propres mystères ? Ou est-il plutôt à lui seul un « mythe moderne » ? Résolument tourné vers l'avenir, il n'a cependant pas oublié de m'apprendre que j'avais des racines. Moi qui trébuchais jusqu'alors, j'ai appris – tout doucement à marcher. Je ne suis pas encore au bout de mon chemin, mais déjà, j'ai pris conscience. Je n'ai pas encore décodé tous mes symboles, heureusement, mais déjà, ils m'intéressent, me captivent, me parlent de moi et aussi des autres. Je n'ai pas encore tout à fait ouvert ma porte, mais déjà je sais qu'elle est là. Quel cadeau inestimable j'ai reçu là, quel trésor !



J'abordais avec appréhension cette première séance ayant déjà vécu des échanges avec des psychothérapeutes et psychanalyste dont j'avais gardé un sentiment de froideur à en être aigrie par ces vaines démarches.

L'intérieur de chez Pinterovic qui s'offrait à moi était loin des classiques cabinets où j'avais eu mes entrevues précédentes. Installée dans un fauteuil au centre d'une petite pièce chargée d'objets, je prenais plaisir à me raconter leur histoire. Parcourant du regard ces diverses « reliques », j'investissais mon esprit à relier celles-ci à cet étrange personnage, d'âge certain, qui était aussi emprunt d'un certain passé. Ma première impression était qu'il aurait pu être philosophe ou professeur. Voulant connaître sa nature avant de parler de mon « cas », je me suis mise à lui poser des questions et je fus étonnée par sa simplicité à répondre me laissant aussi rentrer dans son univers.

Son esprit vif et adroit s'intéressait à chacune des expressions du corps et utilisait mes mots en les métamorphosant en images de nature réelle ou littéraire. Je savais au fond de moi que j'attendais de lui de me murmurer tout ce que je devais dire tout haut. Par les échanges que nous avons eus au cours de nos séances, je lui ai laissé une place dans mon inconscient grâce à son naturel et ce sentiment d'appartenance familiale. J'ai fortement apprécié son humour. Il aimait aussi faire des compliments tout en prenant un plaisir à en recevoir. Il avait dans ces moments un regard amusé sur la situation tout en gardant sa place d'observateur.

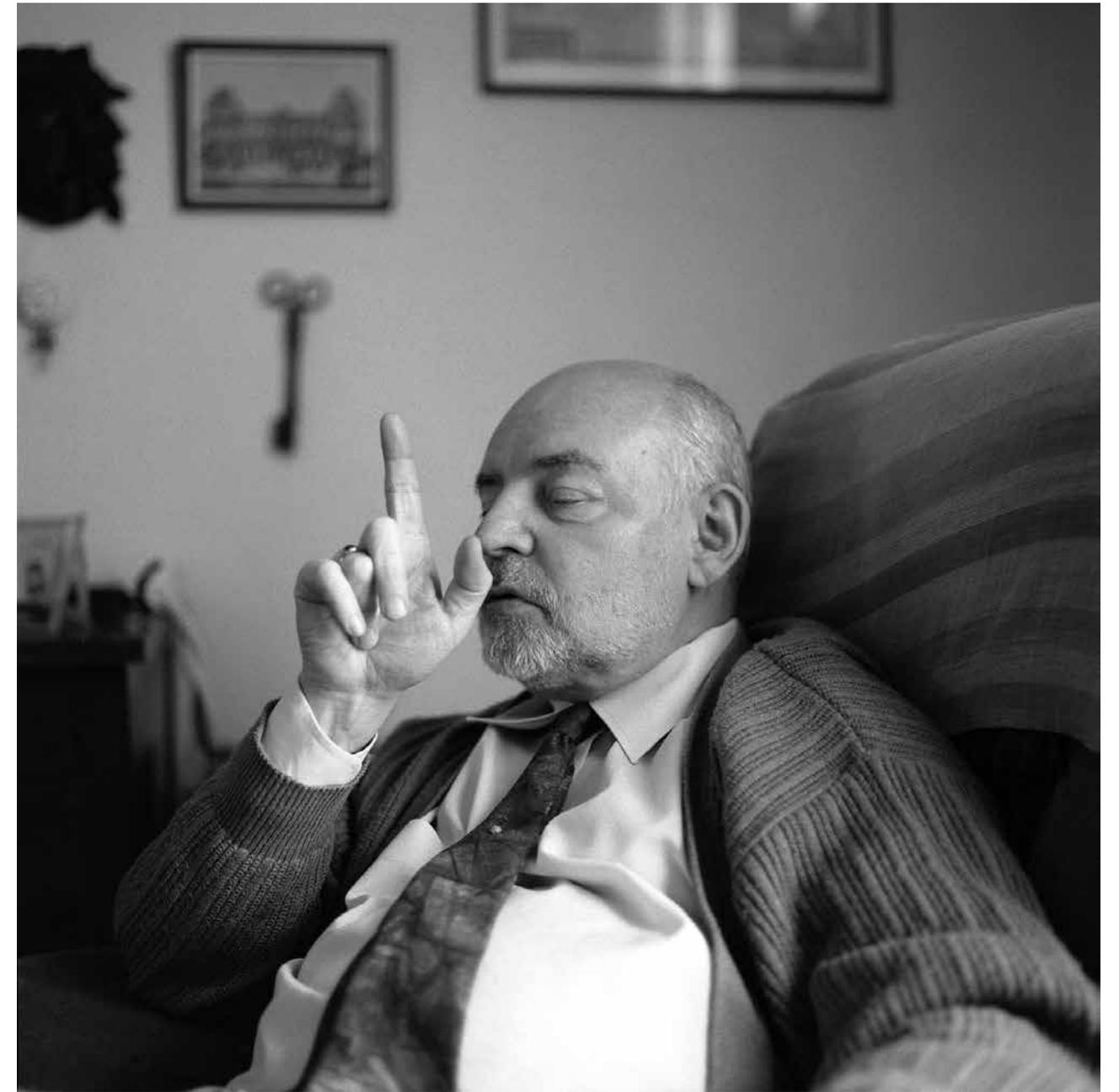
Je garde en moi un excellent souvenir de Pinterovic et de nos discussions. Et bien que je n'étais qu'une patiente, à chaque séance passée ensemble au cours desquelles je laissais petit à petit dévoiler ma quête, j'ai l'impression étrange d'avoir aussi été instruite comme une élève.



La jeune fille au fusil



L'homme qui sait sans savoir



# ANTOINE PINTEROVIC

## LE TRANSFERT

« Comment voulez-vous que je vous définisse le transfert en cinq minutes ? Mais je peux peut-être quand même vous dire quelque chose : Le transfert, c'est toujours une histoire d'amour. » Jacques LACAN dans un entretien télévisé avec Françoise WOLF

Je suis peut-être un peu dans le même malaise que Lacan au moment où Françoise Wolf lui a posé cette question piège. Comment voulez-vous que je vous définisse le transfert en quelques lignes, aurais-je, comme lui, tendance à dire.

Il est devenu fameux l'échange entre Freud et Jung sur cette question au cours de leur première entrevue, lorsqu'à la question de Freud : « Et que pensez-vous du transfert ? » – Jung répond : « C'est l'alpha et l'oméga de la méthode analytique. » Et Freud de clôturer par : « Alors vous avez compris l'essentiel. » Nonobstant cette prise de position, que Jung assume presque quarante ans après, il exprime aussi souvent sa réticence et sa gêne vis-à-vis de ce phénomène. Il dit ainsi que le transfert n'est jamais un avantage et qu'on guérit malgré le transfert, non à cause de lui. Bref, si je puis m'en passer dans une analyse, quelle chance, dit-il quelque part. Je pense néanmoins que cette apparente contradiction logique de Jung vis-à-vis du phénomène du transfert ne tient pas tant à la déjà proverbiale qualité « oppositionnelle » ou « conjonctionnelle » de la pensée de Jung elle-même (l'un et l'autre et non l'un ou l'autre), qu'à la profonde ambiguïté du phénomène du transfert lui-même.

S'il est vrai ce que Freud nous a enseigné, à savoir que le transfert est la reproduction symbolique par projection de nos attitudes enfantines vis-à-vis des figures (imagines !) parentales – ce que Jung n'a jamais contesté d'ailleurs, mais y a ajouté la dimension de l'inconscient collectif – il est évident que l'ambiguïté transférentielle relève de l'ambiguïté fondamentale de la relation enfant-parent et vice-versa. Bref, quand on est papa ou maman, même « symbolique », on est aimé et haï en même temps. C'est très pénible à supporter pour qui que ce soit, même pour un Jung !

Ceci dit, je pense que ce qu'on nomme le transfert en jargon psychanalytique est en fait un phénomène tout à fait naturel qui intervient aussi bien dans l'amour (coup de foudre !) que dans l'amitié, et même dans les relations professionnelles (le patron mauvais ou bon père !). Il est en effet impossible, je pense, d'entrer en relation avec une autre personne sans projeter sur elle une image qui vient de l'inconscient, et ce qui fait, évidemment, que nous distinguons cette personne des autres. La différence, c'est que le propre de l'attitude analytique consiste à situer cette projection naturelle dans l'espace symbolique – le théâtre symbolique, comme disait Heinrich Karl Fierz –, de la considérer donc métaphoriquement et non littéralement. Disons que le patient est convaincu qu'il aime son analyste, alors qu'en fait – si tout va bien – il se met à aimer sa propre âme à travers son analyste. Si l'analyste se trompe d'objet à ce moment – s'il se croit aimé pour lui-même – la porte est ouverte à toutes les aberrations, érotiques notamment, et dont l'inflation n'est pas la moindre (se prendre pour le sauveur, le grand guérisseur, etc.). Ce n'est pas la dimension érotique (amoureuse) qui se constelle tant de fois dans la relation transférentielle qui est nocive en soi, mais le fait, comme l'a pertinemment fait remarquer James Hillman, que l'analyste la littéralise et donc, régulièrement, succombe, passe à l'acte, comme on dit dans notre jargon.

Il en va de même d'ailleurs avec la relation analytique elle-même. À mon avis (basé notamment sur plus d'un quart de siècle d'expérience, mais aussi sur les analyses pertinentes d'un Adolf Guggenbühl-Craig), rien ne la distingue fondamentalement d'une autre relation humaine, sauf une chose très importante. Alors que les autres relations humaines ont pour but la relation elle-même, la relation analytique a pour but autre chose : l'amélioration de l'état mental du patient, son sentiment de bien-être et que sais-je encore ; la relation analytique est donc plutôt un moyen. Mais en dehors de cela, elle reste une relation essentiellement humaine. C'est dans ce sens que mon expérience m'a confirmé à chaque fois, dans l'immense majorité des cas, que les patients viennent chercher en fait un être humain avant de chercher un « technicien de l'amour du prochain », comme disait Wolfgang Schmidbauer dans son pamphlet Les aidants en

détresse ; la compétence, le savoir, le savoir-faire, les méthodes et les techniques, les patients ne les déprécient pas, mais tout cela ne sert à rien si cela ne s'inscrit pas dans une attitude humaine.

Au cours d'un séminaire (Tavistock Lectures, 1935), en réponse à un étudiant qui posait la question du bien-fondé du divan, Jung répondit non sans quelque dérision : « Je place mes patients en face de moi et je leur parle comme un homme naturel parle à un autre ; je m'expose complètement et je réagis sans réserve. (...) Si je suis assis derrière eux, je peux bâiller, dormir, me laisser aller à mes propres pensées et faire ce qui me plaît. Vous ne savez jamais ce qui se passe en moi et vous restez ainsi dans une situation autoérotique et isolée qui ne vaut rien pour un homme moyen. Ce serait naturellement autre chose si vous vous disposiez à une existence d'ermite dans l'Himalaya ! ».

Comme dans beaucoup d'autres domaines analytiques, sans nier les acquis freudiens, Jung a, ici aussi, élargi le phénomène du transfert en montrant qu'il avait aussi une dimension collective, archétypique, analyse qui s'appuie en grande partie sur les expériences psychologiques des alchimistes. Quel n'est pas souvent l'étonnement – quand ce n'est pas le rejet – de beaucoup de gens non « initiés » lorsqu'ils ouvrent et feuilletent l'ouvrage de Jung La psychologie du transfert, parce qu'ils se trouvent face à une très érudite analyse symbolique d'une série de gravures d'un traité alchimique (Le Rosaire des philosophes) qui décrit en fait les différentes étapes du phénomène que les alchimistes appellent la conjonction.

J'estime que l'analyse d'une de ces gravures est particulièrement caractéristique de la démarche de Jung. La gravure représente un homme et une femme nus enlacés dans une position coïtale (la gravure s'appelle du reste : « Conjonction ou coït ») et immergés dans la mer. Jung fait remarquer le curieux assemblage dans cette image de son érotisme frappant avec son aspect spirituel, symbolique : d'une part, ce sont un vrai homme nu et une vraie femme nue

dans une posture coïtale ; d'autre part, ce sont en même temps des personnages symboliques, extraordinaires, car ils portent chacun une couronne et sont flanqués du soleil et de la lune, annonciateurs de la conjonction suprême. Aussi, Jung commente-t-il en disant que cette image « possède une signification, non pornographique, mais symbolique. (...) L'herméneutique et la méditation médiévales – poursuit-il – ont pu contempler sans scandale, en les transfigurant par l'esprit, les passages les plus osés du Cantique des Cantiques. (...) L'union au niveau biologique représente l'union des opposés au sens le plus élevé. » C'est dans cette même perspective qu'un James Hillman écrit : « L'erreur freudienne ne se situe pas tant dans l'importance donnée à la sexualité ; plus grave est l'illusion que la sexualité se ramène à la sexualité proprement dite, que le phallus se limite au pénis. » Il fallut attendre un Lacan pour sortir la psychanalyse de cette illusion, lorsqu'il a dit, entre autres choses : « Il n'y a pas de rapports sexuels ; il n'y a que des fantasmes de rapports. »

Cela nous amène à un autre thème jungien qui a un rapport avec le transfert et qu'on a parfois appelé la banalité de l'archétype.

On a souvent accusé Jung d'être un mystique, un illuminé, un gnostique, un métaphysicien, j'en passe et des meilleures ; qu'il ne voyait les choses que dans la perspective mythique, archétypique. Et il est vrai que c'est le seul psychanalyste dont les ouvrages se retrouvent sur les étagères des librairies « ésotériques », à côté des cartes de tarot, des pendules et des boules de cristal. Mais je pense qu'on lui fait tort là. Il a toujours dit qu'il n'était qu'un empirique, à savoir quelqu'un qui n'accorde d'importance qu'à l'observation des phénomènes et à l'expérience. Mais ce n'est pas sa faute si les phénomènes irrationnels font partie également, depuis la nuit des temps, des phénomènes humains. Jung a eu le tort, en quelque sorte, de les observer, de les étudier et de les analyser en tant que phénomènes psychologiques humains, au plus grand dam de sa crédibilité « scientifique ». Comme disait un de mes détracteurs congénères un jour, parce qu'il n'appréciait pas mon interprétation (psychanalytique) de la réalité croate : « Ce qui ne

devrait pas exister, n'existe pas ! » Très lacanien, n'est-ce pas ? Car la réalité est justement, comme disait Lacan, ce qui se refuse à toute symbolisation. O sancta simplicitas !

Jung était parfaitement conscient de ce que Nietzsche appelait l'humain trop humain. Cela l'agaçait même de temps à autre. Il a ainsi envoyé une patiente qui est venue le consulter chez une de ses élèves en lui disant : Je vois, maintenant vous allez commencer à me parler de votre mère, de votre père, de votre enfance et tout cela. Je vais vous envoyer chez une de mes élèves qui se débrouille admirablement avec cela. Après, quand vous aurez des rêves symboliques, archétypiques, revenez chez moi ! C'est sans doute pour cela que sa femme lui aurait dit un jour : Carl Gustav, ce n'est pas vos patients que vous aimez, c'est leurs images ! Mais, finalement, il n'avait peut-être pas tort. Car si les patients viennent, ils ont, bien sûr, l'illusion qu'ils viennent chercher l'amour de l'analyste vis-à-vis de leur propre personne, mais en fait, ils cherchent, sans le savoir, qu'on aime leur âme, et l'âme ne peut s'exprimer vraiment qu'en images ! James Hillman avait dit un jour, à juste titre, je pense, que si les analystes restent à longueur d'heures et de journées dans leurs fauteuils à écouter les malheurs et les petites misères de leurs patients, cela ne pouvait être qu'en vertu de la fascination qu'exerce sur eux, qui les séduit, la beauté de l'âme humaine en souffrance, de la psycho-pathologie.

La banalité de l'archétype, c'est cela. Grâce à la magie de ce « théâtre symbolique » (H. K. Fierz) qu'est l'espace analytique (y compris la configuration du domicile du psychanalyste !) et qui se constelle par la vertu du transfert, n'importe quel événement de la vie quotidienne (banal ou non) du patient, n'importe quel fait divers, est en quelque sorte transfiguré, à savoir transposé sur cette scène symbolique où il acquiert un sens dans la trame du destin du patient. C'est cela qui fait la différence entre parler de l'altercation avec son chef de service avec un copain dans un café devant un verre de bière et en parler à son analyste au cours d'une séance d'analyse.

Bien des patients aujourd'hui ressentent une sorte de culpabilité de s'occuper de leurs

« petits » problèmes quotidiens en analyse, alors qu'il y a des tas de gens dans le monde qui crèvent de faim ou de maladie. Je leur réponds qu'ils vivent dans une civilisation (qui a ses avantages, mais aussi ses inconvénients, comme toute civilisation) et que leurs « petits » problèmes, ainsi que ceux de leurs amis, partenaires, etc., ne sont peut-être pas si petits que cela, puisqu'ils peuvent détruire autant les existences que la famine, le sida, la sécheresse, etc. dans les pays du Tiers-Monde. James Hillman (encore lui !) a critiqué dans un texte brillant (« Du miroir à la fenêtre ») la relation analytique individuelle comme foncièrement narcissique et nombriliste. Si je puis entièrement le suivre lorsqu'il estime que la psychanalyse doit s'ouvrir au social et surtout au politique, je ne puis le suivre quand il décrie et dénigre désormais l'utilité de la relation analytique individuelle. Ne serait-ce pas, peut-être, chez lui, un règlement de comptes personnel justifiant idéologiquement son propre changement de cap (l'arrêt de l'activité analytique) ?

La banalité de l'archétype nous protège de l'inflation. Un jour, ma femme avait dû confecturer des masques de têtes de divers animaux pour une représentation théâtrale dans l'école où elle travaillait comme professeur d'arts plastiques. Après la représentation, elle avait récupéré les masques et m'avait demandé d'en choisir un pour mon bureau. J'ai choisi... l'âne ! Et je l'ai installé – sans y prendre garde, car à la recherche d'un espace libre sur mon mur – au dessus des photographies de Starcevic (un penseur croate romantique), de Jung et de Toni Frey, mon maître zurichois. C'est lorsqu'un patient m'avait fait remarquer la chose, que je me suis rappelé une anecdote sur Jung. À un journaliste, qui lui demandait pourquoi il avait installé une reproduction du buste de Voltaire de Fernay, avec son sourire sardonique, dans la salle d'attente, Jung avait répondu : « Pour que mes patients ne me prennent pas trop au sérieux ! » Mon âne avait manifestement la même fonction de dérision vis-à-vis de mon savoir.

Dans la relation transférentielle, le patient (la patiente) et l'analyste sont de simples mortels, avec leurs soucis quotidiens, leurs petites mesquineries, leurs problèmes familiaux, conjugaux et professionnels, bref, leurs banalités navrantes. Mais en vertu de la dimension symbolique

(métaphorique, archétypique) de leur relation, ils sont aussi roi et reine ou roi et prince héritier, protagonistes d'un drame qui tend à la transfiguration de cette banalité, à lui conférer un sens dans la trame du destin de chacun des partenaires, patient(e) comme analyste, de ladite relation. Les problèmes commencent à partir du moment où l'un des protagonistes (ou les deux : cela arrive peut-être encore plus souvent aux analystes !) se prennent pour... ce qu'ils ne sont fatalement pas. Observez les malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques : il n'est guère de personnages plus tragiques : c'est comme s'ils se prenaient pour des dieux ou des héros d'on ne sait quel drame sublime. Un vieux proverbe romain dit : Quem deus vult perdere, primum dementat ! (Celui qu'un dieu veut perdre, il le rend d'abord fou.) Est-ce pour cette raison que Jung disait aussi : « Tant qu'il y a de l'humour, il y a de l'espoir ! »? Un ami et ancien élève, devenu philologue classique, m'a expliqué un jour que la fameuse inscription – Gnôti séautôn (connais-toi toi-même) – au-dessus de l'autel de la Pythie de Delphes, et dont l'invention est souvent erronément attribuée à Socrate, signifie en fait : reconnais-toi comme mortel et pas comme un dieu. L'inspiration comique, à la différence de l'inspiration tragique, nous rappelle toujours cette vérité, nous rappelle nos limites, notre condition humaine – trop humaine. Comme disait Nietzsche : « Le bas-ventre est cause que l'homme ait quelque peine à se prendre pour un dieu. » Affirmation éminemment freudienne ! Ou faudrait-il dire plutôt que Freud était éminemment nietzschéen ?

Et je terminerai ce petit texte en rappelant la parole d'un grand penseur américain, esprit universel s'il en est encore et un des fondateurs de la thérapie systémique (dite aussi familiale). Dans une préface à l'ouvrage autobiographique de son ami Joseph B. Wheelwright, analyste jungien et fondateur de l'école jungienne aux États-Unis, Gregory Bateson écrit : « Je ne sais si Jo se cache derrière un flux perpétuel d'humour ou si l'humour est réellement une sorte d'émergence de la théorie jungienne, une pointe d'iceberg peut-être ? C'est certes souvent une interruption, mais si j'examine, lorsque j'ai été interrompu, ce que j'aurais dit si je n'avais pas été interrompu, je trouve que cela aurait été un peu lourd, un peu épais, un peu intellectuel. Le

problème avec Jo – et je soupçonne que c'est aussi vrai dans le cabinet de consultation – c'est qu'il est plus rapide que les névroses de ses patients. Ils étaient justement prêts à se conduire symptomatiquement lorsqu'ils s'aperçoivent que le bureau de consultation est envahi par les sons d'un bastringue et par une vieille chanson grivoise. Je pense que cela doit avoir pour effet de perturber chez le patient le contexte de la formation d'une nouvelle absurdité avant qu'elle ne s'énonce, mais je soupçonne que cela puisse être thérapeutique. Nous ne savons pas grand-chose sur l'humour. Un peu sans doute sur le mot d'esprit (Freud)... Il y a dans le vrai humour quelque chose de plus que l'hostilité, et ce quelque chose est un baume pour l'âme humaine.

Antoine Pinterovic est décédé le 5 mai 2009



Graphisme Catherine De Cocq